CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Donizetti), le 13 novembre 2026. DONIZETTI : L’Esule di Roma. L. Pisaroni, S. Romanovsky, L. Fridman… Katharina THOMA / Fabrizio Maria CARMINATI

Bergame, ville natale de Gaetano Donizetti, célèbre chaque automne son enfant prodige à travers un festival international qui s’est imposé comme l’un des rendez-vous lyriques les plus stimulants d’Europe. Nichée entre les remparts vénitiens et les premiers contreforts alpins, la cité lombarde ne se contente pas d’être un écrin patrimonial : elle vit et respire la musique du compositeur, et son festival, porté par la *Fondazione Teatro Donizetti*, est devenu le lieu où les redécouvertes les plus audacieuses côtoient les ouvrages *canoniques*. Pour sa 12ème édition, la manifestation lombarde poursuit résolument cette vocation en plaçant les raretés donizettiennes au cœur de sa programmation, sous la houlette artistique et musicale de Riccardo Frizza. Et c’est précisément une œuvre longtemps oubliée,

L’Esule di Roma, qui a ouvert le bal le vendredi 13 novembre 2026, au Teatro Donizetti, dans une nouvelle production signée par Katharina Thoma qui a su conjuguer rigueur musicologique, engagement dramatique et… quelques réserves vocales.

Créé le 1er janvier 1828 au *Teatro di San Carlo* de Naples, *L’Esule di Roma, ossia Il proscritto* fut l’un des premiers grands succès de **Gaetano Donizetti** dans le genre sérieux, celui qui lui ouvrit durablement les portes de la scène napolitaine. Le livret de Domenico Gilardoni transporte l’auditeur dans la Rome antique, sous le règne de Tibère, une période de complots, de délation et de terreur politique. Le sénateur Murena a trahi le tribun Settimio, l’amant de sa fille Argelia, en le dénonçant pour haute trahison ; exilé, Settimio revient secrètement à Rome, tandis que Murena, rongé par le remords, sombre progressivement dans la folie. L’intrigue se dénoue — de manière passablement incongrue — par l’intervention miraculeuse d’un lion épargnant Settimio dans l’arène, avant que Murena ne se dénonce à Tibère et ne perde que son rang. Cette fin *deus ex machina*, qui fit grincer des plumes dès la création, est précisément ce que la metteuse en scène **Katharina Thoma** a choisi de questionner, voire de refuser, dans une lecture résolument contemporaine.

La soirée fut d’abord placée sous le signe de l’émotion et du recueillement. **Antonino Fogliani**, chef initialement prévu sur le podium, est brutalement décédé à la fin du mois d’août 2026. Avant le lever du rideau, **Riccardo Frizza** a tenu à lui rendre un hommage sobre et vibrant, rappelant l’homme et le musicien profondément attaché à Donizetti. Et c’est **Fabrizio Maria Carminati**, bergamasque de naissance et spécialiste reconnu du répertoire belcantiste, qui a accepté de reprendre le flambeau. À la tête de l’***Orchestra Donizetti Opera*** et du ***Coro dell’Accademia Teatro alla Scala***, Carminati a livré une

lecture d’une probité exemplaire : *tempi* souples mais jamais relâchés, une attention constante aux équilibres entre fosse et plateau, et un art consommé de la respiration dramatique. L’orchestre a fait entendre la richesse d’une partition bien plus novatrice qu’on ne le dit souvent — Carminati lui-même la décrit comme « *riche en innovations musicales avec des solos importants et des rôles très exigeants* » —, tandis que le chœur scaligère déployait une pâte sonore dense et une précision stylistique irréprochable.



La distribution vocale, très attendue, a suscité chez nous des réactions contrastées. **Luca Pisaroni**, baryton-basse au prestige international, incarnait le sénateur Murena. En première partie, sa voix a paru légèrement en retrait, comme engoncée dans un rôle qui exige pourtant une autorité immédiate et une ligne de chant souveraine, et on peine à croire à son personnage censé être rongé par la culpabilité. Mais il faut reconnaître que Pisaroni a progressivement trouvé

ses marques : la deuxième partie lui a offert la fameuse scène de folie – une page d'une rare intensité, l'un des sommets du répertoire sérieux donizettien –, dans laquelle il a déployé une présence et une sonorité autrement plus convaincantes, portant le poids tragique de Murena avec une noblesse retrouvée.

Lidia Fridman, véritable révélation de la soirée, campait une Argelia d'exception : voix large, puissante, au timbre brun et charnu, d'une ampleur qui semble venir des profondeurs mêmes de la terre russe, elle a dominé le plateau de sa présence vocale et scénique. Ses coloratures les plus périlleuses ont traversée avec une précision chirurgicale, et ses accents dans les passages intimes – notamment le duo avec Settimio – touchent au cœur. À ses côtés, ce même Settimio, ici incarné par son compatriote **Sergey Romanovsky** a divisé. Le ténor russe, bien connu des scènes bergamasques, dispose d'un matériau solide et d'une vaillance certaine, mais son interprétation a parfois confondu bel canto et vérisme : des « coups de glotte » malvenus, des attaques abruptes et une tendance à forcer le trait là où Donizetti demande fluidité et l*egato* ont çà et là altéré la ligne de chant. On retiendra néanmoins une scène de prison poignante et un engagement dramatique indéniable.

La surprise est venue de **Marcelo Solís**, jeune ténor formé à la *Bottega Donizetti*, dont le Publio s'est imposé comme une véritable promesse : timbre clair, projection aisée, musicalité naturelle – un nom à suivre de toute évidence. **Vittoria Vimercati** (Leontina) et **Matteo Mollica** (Lucio/Fulvio) complétaient la distribution avec efficacité et modestie, assurant sans faille les rôles secondaires.



Reste la mise en scène de **Katharina Thoma**, qui signait là ses débuts en Italie. La régisseuse allemande, connue pour son travail au festival de Glyndebourne, comme à la *Royal Opera House* de Londres, a choisi de transposer l'action dans une Rome abstraite et intemporelle, où les colonnades monumentales – faites d'immenses rideaux transparents signés **Devin McDonough** – se dressent comme les spectres d'un pouvoir en pleine dérive autoritaire. Le geste est ambitieux : Thoma refuse le *deus ex machina* du lion et fait du silence, de la peur et de la complicité des élites le véritable ressort tragique de l'ouvrage. La présence muette de Séjan, préfet du prétoire, en costume blanc ostentatoire, plane sur l'action comme une menace constante ; les officiers casqués de noir, inspirés des récents troubles américains, inscrivent la réflexion dans une actualité brûlante. Les projections vidéo signées de **Luca Scarzella**, projetées sur les drapés mouvants, produisent des images saisissantes – à un moment, les rideaux ruissellent de sang –, et la scène de la jeune Emilia (rôle muet), fille cadette de Murena, recroquevillée sous un banc tandis que le chœur des parents tend les mains vers elle,

compte parmi les moments les plus forts de la soirée. Mais cette lecture, si cohérente soit-elle, comporte aussi ses zones d'ombre. La direction d'acteurs, parfois statique, peine à insuffler une véritable dynamique aux scènes de confrontation ; l'omniprésence physique du pouvoir (Séjan, les gardes) finit par diluer la tension claustrophobe que l'absence et la menace diffuse auraient pu mieux faire naître. Enfin, le parti pris de contemporanéité, s'il éclaire le propos politique, accuse parfois un décalage avec la rhétorique héroïque du livret, créant une tension féconde mais inaboutie.

En définitive, cette soirée d'ouverture du 12e Festival Donizetti restera comme celle d'une résurrection. *L'Esule di Roma* n'est peut-être pas le chef-d'œuvre absolu que certains espéraient, mais il recèle des trésors — la scène de folie de Murena, les pages d'Argelia, l'invention orchestrale constante — que l'engagement de Carminati, la ferveur de Fridman et l'intelligence de la proposition scénique de Thoma ont su mettre en lumière. Dans une ville qui a fait de la mémoire de Donizetti un art de vivre, cette nouvelle édition confirme que le Festival Donizetti est un laboratoire où le passé se risque au présent, avec parfois quelques fausses notes, mais toujours avec une conviction contagieuse.

CRITIQUE, festival. BERGAME, 12ème Festival Donizetti (Teatro Donizetti), le 13 novembre 2026. DONIZETTI : L'Esule di Roma. L. Pisaroni, S. Romanovsky, L. Fridman… Katharina THOMA / Fabrizio Maria CARMINATI. Crédit photo (c) Studio U. V 6 Fonazione Donizetti